

# Dossier

## Il était une fois la parité

Des études montrent que les romancières créent presque autant de personnages hommes que femmes. C'est encore loin d'être le cas chez leurs confrères

MACHA SÉRY

**E**ssais théoriques, anthologies exclusivement féminines, monographies d'autrices méconnues... Depuis le lancement du mouvement #metoo, l'édition française ressemble à une session de rattrapage destinée à rendre aux femmes leur place dans l'histoire culturelle; à réparer l'injustice commise par la postérité, coupable d'avoir minoré l'importance des œuvres d'art qui leur sont imputables, lorsqu'elles ne constituaient qu'une minorité sur la scène publique, et que beaucoup devaient écrire sous pseudonyme masculin.

Même des écrivaines ayant connu une véritable célébrité de leur vivant ont été gommées des manuels. A l'image de Madame de Villedieu (1640-1683), dramaturge à succès et contemporaine de Molière, ou de la Britannique Aphra Behn (1640-1689), pionnière et instigatrice de plusieurs genres littéraires (le roman épistolaire, l'arlequinade, le récit abolitionniste).

Il est un autre domaine où la parité a longtemps été malmenée: la représentation des femmes dans les romans. Certes, des hommes ont écrit de magnifiques portraits de femmes (Flaubert, Balzac, Hugo, Zola, Tolstoï, etc.). Certes, des récits uniquement peuplés de personnages mascu-

lins sont d'authentiques et universels chefs-d'œuvre, tels *Le Vieil Homme et la Mer*, *Sa majesté des mouches*, *Au cœur des ténèbres* ou *Bilbo le Hobbit*. En matière de fiction, les quotas n'auraient aucun sens. Cependant un déséquilibre, dont témoignent deux études américaines, laisse songeur.

Le statisticien Ben Blatt a fait paraître aux Etats-Unis *Nabokov's Favorite Word Is Mauve* («Le mot préféré de Nabokov est mauve», Simon & Schuster, 2017, non traduit), fruit de recherches effectuées sur un corpus informatisé riche de milliers de livres anglophones publiés au XX<sup>e</sup> siècle et, plus particulièrement, sur les 221 titres ayant connu les plus gros succès. Un des facteurs discriminants de sa recherche a été l'analyse du genre des personnages, à travers les occurrences des pronoms personnels «il» et «elle». Il a ensuite affiné son étude en se focalisant sur 50 classiques écrits par des femmes. Résultat: 29 ouvrages utilisaient «elle» plus que «lui», tandis que parmi 50 classiques signés par des hommes, 44 employaient «il» plus qu'«elle». Si l'on prend de récents best-sellers, ce ratio tombe à 27 chez les romancières et à 42 chez les écrivains. Pour résumer: légère dissymétrie d'un côté, écart massif de l'autre. Autrement dit, les romancières veillent, consciemment ou non, à

une distribution équitable des rôles, tandis que les auteurs privilégient largement des histoires d'hommes.

Même enseignement à tirer d'une étude («The Transformation of Gender in English-Language Fiction») publiée en février 2018 dans la revue *Cultural Analytics*. Trois universitaires de l'Illinois et de Californie, Ted Underwood, David Bamman et Sabrina Lee, ont utilisé un algorithme pour examiner 104 000 œuvres de fiction anglophones parues entre 1780 et 2007. A leur grande surprise, le déclin des personnages féminins a été constant du XIX<sup>e</sup> siècle au début des années 1960; un déclin résultant pour partie de la diminution du nombre de titres signés par des femmes – lesquels sont passés de 50% en 1850 à près de 25% en 1950. En outre, dans les romans d'hommes, les femmes n'occupent en moyenne qu'un quart à un tiers de l'espace dévolu aux personnages (descriptions, dialogues, actions). Alors qu'encore une fois, dans les fictions de femmes, la mixité des rôles frôle la parité. Peut-être parce que s'identifier à des protagonistes masculins, majoritaires dans l'histoire littéraire, a sans doute contribué, chez les lectrices devenues romancières, à une plasticité intellectuelle et à un désir d'altérité autant que d'universalité.

### « Stabilité déprimante »

Pour les auteurs de l'étude, en tout cas, « *cet écart entre les sexes est d'une stabilité déprimante sur deux cents ans* ». Comment comprendre un tel décalage de représentativité et notamment la résistance des hommes à écrire sur les femmes? Dépréciation sexiste? Désintérêt ou pudeur personnelle? « *S'il peut paraître illégitime pour un homme de parler de l'intimité d'une femme, j'essaie de m'en sortir en appliquant une méthode journalistique: documentation, témoignages, discussions* », explique Thomas Bronnec au « Monde des livres ». Dans *La Meute* (Les Arènes, 2019), le romancier a choisi pour personnage principal une ministre des finances. « *Je me suis dit que le combat politique/administration serait plus fort si c'était une femme et qu'elle affrontait les hommes de Bercy.* »

Autre exemple récent : après une trilogie policière portée par un personnage d'enquêteur, où les personnages féminins n'ont jamais été inexistantes, se glisser dans la peau d'une femme fut une véritable révélation pour le romancier israélien Dror Mishani, qui a sorti au mois de mars *Une Deux Trois* à la « Série noire » (Gallimard). « *C'était très libérateur et passionnant, raconte-t-il, une vraie aventure d'écriture. La vérité est que cette découverte d'écrire du point de vue de plusieurs femmes m'a permis non seulement d'explorer des personnalités différentes, mais aussi d'imaginer pour la première fois un personnage vraiment autre que moi. Et donc d'expérimenter cette qualité magnifique de la littérature: être hors de soi, vivre d'autres vies que la sienne.* »

La libération de la parole des femmes conduira-t-elle à une émancipation de l'imaginaire masculin? Les faits, et peut-être une forme d'optimisme, incitent à le penser. ■